

Les princes auraient dû prendre pitié de ces malheureux qui couraient à leur perte : quelques coups de canon en eussent fait justice. Mais Luther ne le voulait pas. On dirait d'un combat romain. Tout se passe comme dans le récit de Tite-Live. D'abord, la harangue militaire, puis, la charge que sonnent les trompettes.

Les rebelles n'avaient pas d'artillerie, et presque pas d'armes à feu : au moment où ils entendirent les clairons ennemis, ils se jetèrent à genoux, et entonnèrent un cantique au Saint-Esprit. Un arc-en-ciel parut tout à coup au dessus de leurs têtes : les rebelles le saluèrent comme un présage de victoire.

Ce fut une boucherie plutôt qu'une lutte régulière. Les paysans tendaient le cou en chantant au Seigneur qui n'envoya pas son ange pour les délivrer, suivant la promesse de Münzer. Le fer était las de donner la mort : on envoya la cavalerie pour passer sur le ventre de tout ce qui respirait encore. Les mineurs seuls qui se confiaient à leurs marteaux opposèrent une vive résistance. Ils combattaient encore quand les trompettes de l'armée des princes avaient sonné la victoire. Aucun ne demanda quartier. Tous mouraient en vomissant avec leur sang des imprécations contre leurs tyrans, et, dit Sleidan, pour la gloire du nom de Dieu et l'affranchissement de leur patrie.

Un de ces malheureux qui s'était vaillamment battu fut pris et conduit devant le landgrave Philippe de Hesse. — Voyons, lui dit le landgrave, qui aimes-tu mieux du régime des princes ou de tes paysans ? — Ma foi, Monsieur, lui répondit le prisonnier, les couteaux ne couperaient pas mieux quand nous autres paysans serions les maîtres. On lui accorda sa grâce.

On amena dans le camp des vainqueurs Münzer qu'on avait trouvé à Franckhausen étendu dans un lit qu'on lui avait prêté tout sanglant, la poitrine à demi brisée, et la pâleur de la mort sur les lèvres. Les soldats qui le cherchaient passèrent outre pour ne pas troubler les derniers moments d'un mo-